

Bonjour à tous,

J'espère que les fêtes de fin d'année se sont bien passées et que vous attaquez 2013 avec une détermination sans faille.

Avec mon pote Rémi on a innové cette année. On s'est dit que Noël chez papa/maman ou chez la beldoche ça commençait à bien faire et qu'un peu de changement ne ferait pas de mal. On s'est donc payé une descente de la Garonne en kayak de Toulouse à Agen sur quatre jours. Certains d'entre vous ont déjà été mis au courant par Rémi de cette petite balade. Le fait marquant de ces quelques jours a été comme vous l'avez tous constaté, l'extraordinaire douceur de la température. Si le dicton "Noël au balcon, Pâques aux tisons" se vérifie, va pas falloir oublier les pics à glace début avril. En attendant on a bien profité de l'aubaine. Moi j'ai l'impression que si à la place de nos feuillus et autres conifères traditionnels à nos régions on avait vu des cocotiers et que si on avait croisé de sympathiques alligators se prélassant sur les berges on aurait même pas fait attention.

Voilà pour le décor climatique.

Il n'est pas dans mon propos de vous faire perdre votre temps avec le compte-rendu d'une randonnée nautique assez ordinaire. Vous expliquer que lorsqu'on a donné un coup de pagaie d'un côté on en donne un de l'autre et puis qu'on recommence, je sens que ça va finir par vous lasser grave. Je ne vais pas non plus vous faire bailler avec la relation de nos folles soirées devant un feu crépitant à laper notre sousoupe, déglutir nos spaghetti Buittoni et vider bruyamment des canons de rouge. Ha si, je pourrais quand même vous faire soulever un sourcil en vous annonçant qu'on s'est empiffré un bocal de foie gras et sifflé une bouteille de Sauternes (un Château Massereau 2000) le soir de Noël. Comme on campait en pleine campagne on aurait pu aller à la recherche d'une vache et d'un âne pour donner un peu de solennité à la soirée mais on n'était pas assez bourrés pour se livrer à cet exercice.

Donc je m'en tiendrai à ce qui a constitué le point fort et l'unique aventure de ce périple à savoir ; mon naufrage. Naufrage est peut-être un terme excessif puisque tout fut sauvé (enfin, presque). A commencer par l'équipage, certes, réduit à sa plus simple expression mais néanmoins capital. Je voulais vous parler de ce qui m'est le plus cher ; moi. Bien qu'étant seul à bord de ma coque de noix je remplis les fonctions de capitaine, matelot confirmé, mousse, cuistot et que sais-je encore. Vous voyez tout de suite que la disparition d'un individu aussi éclectique eut été une perte irrémédiable pour l'humanité. Quant au navire et à sa cargaison ils purent regagner sans encombre la berge salvatrice. Seule une malheureuse pagaie disparut corps et bien dans l'affaire. Paix à son âme.

Je vous sens frétillements d'excitation. Super, un remake du Titanic, sans Camerone, Kate ou Léonardo, bien que ce dernier je puisse le remplacer avantageusement (si si).

Patience, j'arrive.

Le samedi 22 dans l'après-midi nous voici à demeure à Blagnac (banlieue de Toulouse). Il nous faut dans un premier temps trouver un endroit pour camper et à proximité un point aisé pour mettre à l'eau ce qui n'est pas une mince affaire car en général tout fleuve ou rivière est assez difficile d'accès. Après avoir tournicoté un moment nous plantons notre tente dans un ravissant parc de loisirs en bordure de la Garonne. Après s'être livrés au fastidieux montage des kayaks on va bouffer une pizza car la nuit est déjà là. Avant de me glisser dans le torchon je décide d'aller faire une petite reco le long du fleuve car il y'a un bruit que je n'aime pas du tout, mais alors pas du tout, c'est celui des rapides. Une observation attentive de ces derniers ne me les rend absolument pas sympathiques. Je leur trouve un aspect carrément hostile. Une barre de rocher avec un vague seuil coupe le fleuve dans toute sa largeur. La moitié droite semble la plus accessible quant à la moitié gauche, elle débouche dans une sorte de déversoir où on a pas du tout envie d'aller traîner ses guêtres. Peut-être qu'en se collant sur la rive droite, là-bas de l'autre côté, on peut espérer trouver un vague passage mais je distingue assez mal. Je reviens donc à la tente assez perplexe. Le grondement de l'eau n'aide pas à la sérénité et Morphée se fait un peu prier pour m'ouvrir ses bras. Durant toute la nuit, chaque fois que je me réveille, j'entends le sinistre "wraouuu" et je dois faire un petit effort pour me rendormir. Bon, demain sera un autre jour.

Aube radieuse, journée heureuse ! (c'est le dicton du jour). Je me lève plein d'entrain mais le lancinant "wraouuu" n'a pas varié d'une note. Dès que le père Rémi est debout, je lui demande d'aller faire une inspection afin de se faire une idée. A son retour il arbore un large sourire et me lance un "y'a pas de prooblème" qui ne laisse aucune place au moindre pessimisme.

Aléa jacta est. Sauf que dans le cas précis, ce n'est pas le Rubicon qu'il va falloir se cogner mais ça ne change rien à mes soucis.

Nous voilà donc partis. Je lorgne de l'autre côté, sur la rive droite, cherchant désespérément le passage du nord-ouest qui me fera accéder à la terre promise. Rémi en a décidé autrement. Pour lui, le point de faiblesse de l'adversaire est au centre, c'est là qu'il va porter l'estocade. Je l'observe anxieusement, positionné en retrait. D'un seul coup, j'entends le grondement de son turbo V8 dans les entrailles de son kayak, 3eme vitesse direct, on lâche le frein à main et on écrase l'accélérateur. Le museau de la fière coque se dresse vers le ciel tandis que son arrière crache une épaisse fumée noire. Un véritable départ de grand prix. Notre Schumacher des ondes a repéré un trou de souris dans lequel il va se glisser avec une détermination sans faille et une élégance rare. Petit coup de

volant à droite, dérapage gauche, ultime rétropédalage, hop hop, le tour est joué. Quelques coups de pagaie plus tard le voici dans des eaux plus maniables à l'abri de mauvaises surprises. J'en suis tout coi. Je vous le dis les filles, un authentique warrior, un vrai de vrai, un comme on en fait plus (sauf au cinoche) un, comme il en aurait fallu à toutes les guerres qu'on a perdues et que, du coup on aurait pas perdues, bref, le Bigeard des torrents.

Et le Jipé dans tout ça, hein, où c'est-y qu'il est? Ben, il est pas au mieux le Jipé. Il se demande pourquoi il a pas choisi ping pong, couture ou cerf-volant. Le Jipé, il est planqué dans son slip (avec juste les yeux qui dépassent). Il est beaucoup plus près du veau promis à l'abattoir que du fier marin que d'aucuns (voire d'aucunes) aimeraient à imaginer. Mais c'est trop tard, le vin est tiré (si on peut dire). Il bat le ban et l'arrière ban de ses maigres réserves de courage, se livre à de fortes et bruyantes inspirations et ... vamos ! Seulement voilà, quand on veut pas, on veut pas ou pour être précis, je ne veux qu'à moitié. La brèche dans laquelle super Rémi s'est engouffré comme un taureau furieux moi je me pointe devant comme un crabe, autrement dit, les yeux regardent à droite mais les pattes filent à gauche, donc vous l'aurez deviné ; ça va pas l'faire ! Quand je me rends compte que je vais ajouter mon nom à l'interminable liste des glorieux disparus dans l'onde je me mets à pagayer comme un fou , dans tous les sens, avant, arrière, avant et re-arrière, sur les côtés, je mouline comme un désespéré poursuivi par un troupeau d'orques . Mais l'implacable fleuve a posé sa lourde pogne sur ma nuque. J'irai où il me dira. Donc on y va ! ... Et là, miracle ! moi qui durant ces interminables secondes avait passé ma longue vie en revue et recommandé mon âme de mécréant à un hypothétique dieu (mais sais-t-on jamais) me voilà échoué sur deux rochers, un à l'avant l'autre à l'arrière.

Il est des moments de l'existence où il ne vaut mieux pas se voir. Autant, un kayak fendant la lame toutes voiles dehors peut être un spectacle beau à pleurer, autant ce même kayak lamentablement échoué sur la caillasse peut également vous faire pleurer ... de rire, surtout avec à son bord un gros con tenant encore à la main une pagaie dont l'utilité paraît plus que discutable. Alors vous me direz, c'est-y quoi le mieux ? être un gros con vivant ou un héros mort. Je sais, parmi vous il y'a d'authentiques héros pour qui ce genre de question ne se pose pas, pour qui le deuxième terme s'imposant avec tellement de force que le premier leur paraît insupportable. Hélas, les fées de l'héroïsme ne s'étant pas penchées sur mon berceau, coiffées sur le poteau qu'elles ont été par celles de la couardise, je n'ai rien trouvé à redire à cette position moyennement confortable.

Oui mais attention, je n'étais pas sorti de l'auberge pour autant. Pour commencer, mon kayak était plein d'eau qu'il fallait écoper et ensuite je devais me dégager de ces satanés cailloux. Donc, huile de coude en perspective. Tout ça dans un courant qui, bien qu'ayant renoncé à m'envoyer ad patres n'en avait pas

moins dans l'idée de me faire chier jusqu'au bout. C'est alors que mon regard se porta sur la berge et ... que mes yeux ébahis ne virent-ils pas ? une foule (enfin, n'exagérons pas, tout au plus trois ou quatre péquins) silencieuse qui m'observait attentivement. Vous me connaissez tous, vous savez à quel point je peux être d'esprit chagrin, médisant, fielleux, remonté comme une pendule contre cette triste humanité tout juste bonne à déchirer à belles dents tout congénère en position de faiblesse. Mon premier réflexe fut de m'attendre à un éclat de rire général ponctué par des "Houaaa ... le bouffon, Tabarly de mes couilles, Kersauson de garenne, Estanguet de chiottes !!!" et moi, de leur rétorquer que j'allais venir leur péter la gueule à ces bouseux de terriens. Alors d'entendre ces voix me crier des "ça va ?" me réconcilia avec mes frères de misère de ce bateau qu'on appelle, la vie.

Déjà fortement ébranlé émotionnellement je me surpris à faire un V avec mes bras, ce qui, pour les nombreux initiés qui composent mon lectorat, signifie que je demandais du secours. Aussi sec, je vis un des spectateurs partir ventre à terre chercher une aide auprès des professionnels du sauvetage. J'avais atteint le fond de l'ignominie. Voilà que j'allais finir l'année comme je l'avais commencée; suspendu à un treuil d'hélicoptère, récupéré par un de ces bellâtres qui constituent la force de frappe du secours sous toutes ses formes.

Je peux vous les décrire moi, tous ces gus. D'abord, y sont tous beaux (pourquoi ? merde !), regard d'acier, sourire Colgate, muscles de fer, calme olympien, professionnalisme irréprochable. Et ce qui m'exaspère le plus, super sympa ! mais non, mais non, on les dérange pas, sont là pour ça. Même quand ils sont en train de grimper madame et que la sirène se met à hurler, ils sont dans leurs bottes avant même d'avoir enfilé leur slip. Le boulot d'abord ! Y'a que la délaissée qui fait la gueule, forcément, elle était à dix mille, avait oublié son adresse, son nom, celui de ses parents, bref, elle était plus là. Et voilà qu'un connard vient lui arracher son étalon. J'en connais plus d'une qui doit se bouffer les doigts d'être tombée sous le charme d'un de ces Tom Cruise de la rescue. Bien fait pour elles ! (z'avaient qu'à tomber amoureuses de moi).

Inutile de vous dire que ces ruminations apocalyptiques me transformèrent en loup de la survie. Non, la honte ne passera pas sur mon corps ! dussé-je exhaler en ces lieux mon dernier soupir, personne ne se prévaudra d'un quelconque droit sur ma pitoyable existence. Je ne devrai ma survie qu'à moi-même. Se sauver ou périr! telle est ma devise de l'instant. D'autant plus que, ooohh! suprême horreur qui vois-je converger vers moi ? Rémi super star ! Arrrrggghhh !! tout sauf ça. Ce salaud, non content de m'avoir éclaboussé de son talent va en plus me sauver la vie. Faux frère, copain de mes deux, s'il approche, je lui casse la tête à coup de pagaie. Oui mais, pourquoi tant d'ingratitude ? me direz-vous. Ecoutez, je vous ai pas dit mais pendant que je me vautrais dans ma déchéance, môssieur faisait son fiérot sur les vagues. Moi je croyais qu'il n'avait pas assisté à mon échouage.

Parce que dans ce cas-là j'aurais pu justifier mon retard par un arrêt pipi, ou n'importe quoi d'autre. Tandis que là D'autant plus que les autres blaireaux sur la berge y z'ont bien vu que dans l'équipe y'avait un cadon et un gros naze. Alors forcément, il y va de son tour d'honneur, il attend plus que les clap clap !! gros fat ! Dieu merci, il lui est impossible de venir jusqu'à moi, le courant est trop fort. Tant mieux, comme ça j'ai conservé un copain et le peu d'honneur qui me reste.

Me voilà engagé dans un écopage de forcené, les centaines de litres d'eau que contient mon kayak sont vidées manu militari. Il ne me reste plus qu'à dégager cette putain de coque de noix de son perchoir. C'est pas de la tarte. Je commence à tirer, pousser, tirer, pousser mais rien qui bouge. Alors je fais appel à mes forces mentales pour venir en aide à mes petits muscles tout crispés. Je me repasse dans le ciboulot quelques-unes des scènes les plus marquantes de "Conan le barbare" où on voit un Scharzou plus beau et plus balaise que jamais ratatiner de l'Ostrogoth à tour de bras . Ca suffit pas, j'en appelle à "Prédateur", ha ha ! j'ai senti la coque frémir. Réfléchissons...mmm... ha oui "Total recall" ça y'est, ça bouge. Allez, un dernier effort... gggnnn... à moi "Terminator". Yeeesss !!! ... I can ! mon kayak, irrésistiblement tracté par ma sublimation musculaire descend de ses cailloux. Merci Arnold ! si tu traînes à St Jean un de ces soir, passe à la maison que je te paye une mousse. C'est fou quand même ce que la honte et la colère peuvent rendre imaginaire.

Je vous entends d'ici pousser un ouf de soulagement. Allez, avouez le, bande de cachottiers (ères) vous avez eu peur, hein ? vous l'avez vu disparaître sous vos yeux votre petit Jipé. Vous vous êtes dit "merde il a beau être vraiment très con, il nous aide quand même à passer les longues soirées d'hiver avec ses délires". Eh bien non, c'est pas fini, continuez à trembler braves gens.

Deuxième acte du drame. Voilà donc mon cher kayak sur l'eau. Le problème, c'est que moi, je suis DANS l'eau. Et jusqu'à la taille. Alors pour ré-enfourcher mon fier coursier ... ben ben ... chui plus ... peux pas... Faut bien voir une chose, on monte pas dans un kayak comme on monte dans sa bagnole, faut un point d'appui stable. On peut remonter à partir de l'eau mais il faut l'aide d'un coéquipier. Et vous l'avez deviné, le seul coéquipier que je vois à l'horizon, c'est ce flambard de Rémi. Plutôt périr d'hypothermie que de faire appel à lui. Na ! j'ai gagné la première manche tout seul, je gagnerai la deuxième.

Il ne me reste plus qu'à regagner la berge en me laissant dériver avec mon bateau. Le flot ne se fait pas prier et c'est avec une joie sauvage qu'il m'entraîne. Comme je vous l'expliquais au tout début, le cours de la Garonne à cet endroit se divise en deux, la partie droite (celle où le Rémi fait son malin) est relativement maniable. La gauche, elle, se termine en cataracte grondante et fumante. C'est cet endroit qui, durant toute la nuit a troublé mon sommeil par son bruit continu. Et je vous le donne en mille ! dans quelle direction, d'après

vous, cet abruti de courant m'entraîne-t-il ? Et bien sûr, pas la peine de vous faire de dessins, vous pigez tout au quart de tour. Allez, soyons fous, youpiii !! en route vers de nouvelles aventures, à moi les quarantièmes rugissants, soirée au Niagara-club, et une petite Zambèze party (je parle des chutes). J'ai l'impression d'être dans une machine à laver. Les rochers viennent à moi et au dernier moment s'écartent poliment. C'est grandiose ! ha oui, parce que j'ai oublié de vous dire mais j'ai même ... pas peur. Ça vous la coupe hein ? tout un paragraphe à vous expliquer en long et en large comment rien qu'à l'idée de me frotter à cette putain de barre je faisais des caca partout, vous aviez fini par vous dire "quelle chochette ce Jipé !" C'est ça la nature humaine, imprévisible. Je me sens tellement bien, si ça continue, je vais y prendre goût. Je suis comme un môme dans un toboggan de piscine. Je me vois filer ainsi jusqu'à Agen mais bon, cent trente bornes comme ça, un peu longuet quand même .

De toute façon, la rigolade prend fin quand je débouche en eau calme. Bon, mon honnêteté m'oblige quand même à vous avouer que ce fut moins dantesque que je ne l'ai décrit. Oubliez donc les quarantièmes, Niagara et autres Zambèze. C'est juste l'émotion qui exacerbe mon lyrisme congénital. L'inévitable Rémi est déjà là (il est partout ce mec) il me lance une ficelle secourable pour m'aider à regagner la rive. Ayant recouvré ma dignité j'accepte de bonne grâce cet ultime coup de pouce. Je prends pieds sur la terre ferme et que vois-je ? quatre représentants des forces de l'ordre qui s'enquière immédiatement de ma santé. Je suis pas peu fier de moi de voir que un : ils sont venus à quatre (s'il vous plaît), c'est dire l'importance du Jipé. Et deux: de pouvoir leur expliquer en bombant le torse que je m'en suis sorti rien que moi tout seul. D'autant plus que, parmi ces sympathiques pandores se trouve une petite mignonnette.

Vous connaissez mon faible pour la gent féminine en uniforme ; gendarmettes, infirmières, hôtesses de l'air, majorettes, avocates (en tenue) et même, je dois l'avouer à ma grande honte, même les bonnes sœurs provoquent chez moi un trouble coupable. Je sais, je devrais pas écrire des trucs pareils sur le net, par ces temps sinistres de politiquement correct on peut se retrouver en taule pour moins que ça. Mais là, c'est pareil, si c'est une irrésistible gardienne qui vient m'apporter ma pitance tous les jours et me punir quand j'ai mal fait mon lit, je suis prêt à prendre perpète.

Bon, je m'égare, revenons à ma petite gendarmette. Après lui avoir confirmé mon excellente santé avec absence totale de traumatisme elle peut prévenir les pompiers qu'il est inutile d'envoyer quinze rambo, trois zodiac, un labrador et un hélico et que le presque noyé se porte comme un charme et que donc, parmi les rambo, ceux qui étaient sur madame, eh bien ... qu'ils y restent. Alors les filles, on dit merci à qui ? C'est pas possible, j'arrive pas à garder le fil et ma gendarmette dans tout ça.

Il faut savoir une chose, c'est que la poulaille quand ça se déplace, ça supporte pas de repartir, j'allais dire, les mains vides mais plutôt le carnet vide. C'est plus fort qu'eux, faut que ça scribouille. Les mauvaises langues prétendent que les flics manient la matraque à tour de bras. Archi faux ! les flics, y manient surtout le stylo. Ceux qui matraquent, c'est ceux qui savent pas écrire. Parce que ceux qui savent écrire, on les tient plus. Moi je vous le dis, il y'a dans tout flic un Victor Hugo frustré, un Zola au chômage, un Balzac déclassé. Pourquoi je vous dis ça ? ben, parce que ma petite chérie, elle aussi elle veut se la jouer Françoise Sagan. Oui mais voilà, si le désir y est, le talent lui, n'est pas au rendez-vous. Après m'avoir demandé mon nom, prénom, et domicile elle estime avoir fait son job. Je suis déçu. Je suis prêt à répondre à toutes les questions. Vous l'aurez deviné j'ai envie de faire durer l'interrogatoire. Je jette mon va-tout en lui proposant mon numéro de téléphone. Elle accepte de bonne grâce, ça fera une case de plus. Et comment vous le cacher mais secrètement, je me dis qu'avec mon téléphone en poche peut-être se croira-t-elle obligée de s'inquiéter de ma santé ce soir quand je serai dans mon sac de couchage. C'est terrible ça ! j'ai beau être plus prêt du chien mouillé que de Brad Pitt dans "la guerre de Troie" faut que je me la joue. Inutile de vous dire que j'attends toujours le coup de fil.

Le carnet rempli, la pandorie peut repartir vers de nouveaux horizons avec le sentiment du devoir accompli.

Après avoir remis de l'ordre dans mon boat nous reprenons le cours de nos pérégrinations nautiques.

Voilà, fin des aventures. Ha si, j'oubliais un détail, pour ceux qui sont fragiles des poumons, les bains dans la Garonne, un 23 décembre, je déconseille fortement.

Et la suite, me direz-vous. Désolé mais les quatre jours qui nous menèrent jusqu'à Agen ne proposèrent aucune surprise. Soleil, température estivale, paysages bucoliques, vaches dans les prés, petits feux de bois le soir au campement furent notre lot quotidien. Comme je vous le disais au début, nous passâmes Noël à la belle étoile. Le 3ème jour à la hauteur de la centrale nucléaire de Golfech nous quittâmes la Garonne pour basculer sur le canal du midi.

Ce furent donc de paisibles journées (bien que fatigantes) mais que voulez-vous on peut pas se noyer tous les jours sinon ça serait du vice.

J'ai épuisé mon quota d'excitation, poursuivre ne pourrait que provoquer chez vous un profond assoupissement, d'ailleurs il est l'heure d'aller se coucher.

Bonne nuit.

Jipé

Je vais quand même vous tenir éveillé quelques minutes de plus car je veux revenir sur cette névrose de la chose écrite propre à notre maréchaussée. D'ailleurs, je ne devrais pas dire "notre maréchaussée" car le fléau est international. Tous les poulets de la planète prosatent (sauf ceux qui tapent bien sûr). Bon, tous, peut-être m'avançai-je mais ce qui est sûr, c'est que les suisses font partie de la confrérie des prosateurs.

Je m'en vais vous narrer une anecdote dont je fus (allez j'ose le mot) le héros. Ça s'est passé il y'a quelques années dans la paisible Helvétie (la Suisse pour ceux qui ont quitté l'école en CP) . Le Club Alpin Français de Paris m'avait confié la lourde (mais ho combien exaltante) tâche d'accompagner une troupe de joyeux montagnards sur une vague proéminence perdue dans un océan de sommets emplis d'arrogance et de suffisance. Car il faut que je vous dise mais les sommets suisses y se la pètent un max, comme s'y z'étaient tous seuls à culminer fièrement au-dessus des nuages. Nous aussi on en a des sommets qui culminent sévère. Le toit de l'Europe, que je sache, il est bien chez nous, hein ! alors, respect !

Allez je m'égare, c'est encore ma fibre patriotique qui me joue des tours. C'est bien simple, dès que je franchis les frontières de l'hexagone je deviens franchouillard comme c'est pas permis. Je veux porter haut et fort les couleurs de notre beau pays. Y'a du Napoléon en moi. J'ai envie de foutre des coups de bottes à tout ce qui se pousse pas quand j'arrive.

Allez, je plaisante. J'en connais un paquet parmi vous (j'ai les noms) dont le cosmopolitisme et l'universalisme sont particulièrement sourcilieux et donc si je ne veux pas voir un tombereau d'insultes se déverser dans ma boîte, j'ai intérêt à pas trop déconner avec ces sujets sensibles.

Et puis, je dois vous l'dire, j'aime bien la Suisse. Le pays est super beau. Les montagnes y sont très hautes (comme déjà souligné), les lacs profonds, les forêts épaisses, les champs tous verts avec, dessus, des vaches de toutes les couleurs (ça met d'la joie). Les Suisses font des super fromages, surtout ceux qui sont pleins de trous. Ne parlons pas du chocolat (miam miam). Mais là où la Suisse reste la référence planétaire, c'est bien sur la propreté. Ha la propreté helvétique. Le symbole de la propreté absolue ce sont les chiottes. C'est pas compliqué vous n'hésiteriez pas à aller bouffer votre casse-dalle dans une chiotte suisse alors que vous n'iriez pour rien au monde pisser dans la cuisine de certains restaurants français, tellement vous auriez la trouille de repartir avec une bléno.

Donc, vive la Suisse !

Certains esprits chagrins (eux aussi j'ai leurs noms) me rétorqueront que la Suisse c'est pas que du propre. Je sais, mais ici n'est pas le propos.

Revenons à nos montagnes. Me voici donc avec ma troupe de fiers montagnards. Nous cheminons d'un pas ferme et soutenu en direction de notre tas de cailloux, objet de notre convoitise. La matinée est déjà avancée quand nous parvenons à un vague col. En dessous de nous, de l'autre côté, s'étend un vaste glacier. Petit coup d'œil en direction du dit glacier. Tiens, une personne qui se déplace dessus. Une personne seule sur un glacier, ça attire l'attention. C'est noté dans ma tête. Après avoir vaincu sans pitié notre petite bouse nous redescendons au refuge dans lequel nous passerons la nuit. Vers 19h, vrombissement d'hélicoptère. Le gardien nous annonce qu'il est à la recherche d'un montagnard seul. Je parle de ce que j'ai vu. Le lendemain matin on se lève tranquillement et nous prenons notre petit dèje avant de redescendre dans la vallée. C'est alors que le gardien nous apprend que le type a été retrouvé ; mort. Une chute. Bon, un nom de plus sur la longue liste des victimes de la marâtre montagne. Ça nous fait quand même quelque chose de nous dire que nous sommes peut-être les derniers à avoir vu ce malheureux, vivant. Mais c'est ainsi.

Dans l'après-midi nous sommes de retour à notre point de départ, il ne nous reste plus qu'à attendre le car qui viendra nous chercher. Comme toujours, on se précipite dans le premier troquet afin d'étancher notre soif. Personnellement, je reste dehors sur le pas de la porte à rêvasser sous la caresse du chaud soleil de ce mois de juillet finissant (merde je vais faire du Victor H).

Arrive une voiture de police, elle stoppe devant le troquet. Deux uniformes en descendent. Les deux képis se dirigent d'un pas ferme vers ma pomme. Arrêt réglementaire à deux pas, raidissement du torse et l'un d'entre eux (le chef sans doute) qui s'adresse à moi d'une voix forte et bien timbrée "Bonjour, nous voulons parler à Monsieur Mazier"

- !!! ??? !!! ??? gnarfff !!

A ce stade de la narration une pause s'impose.

Récapitulons : Je suis dans le trou du cul du monde d'un pays étranger qui plus est. A part mes fiers montagnards de cordée aucun individu de France et de Navarre (pas même ma mère) ne sait que je me trouve dans ce patelin à peine répertorié sur les cartes, perdu au milieu de montagnes (hautes) et de champs bien verts avec des vaches (multicolores) plus quelques chèvres et moutons pour faire plus vrai, à 800 km du bled le plus proche dans lequel quelqu'un serait sensé me connaître . J'ai une furieuse envie de foncer dans le troquet me passer la tête sous l'eau froide et m'enfiler cul sec trois camomilles pour retrouver mes esprits.

Ou alors ... je suis dans un film. Ha que c'est bien sûr ! y'a qu'au cinéma qu'on voit des coïncidences pareilles.

Il me faut quand même redescendre sur terre. Mes deux engalonnés n'ont rien de Starky et Hutch. Aucun air avec De Niro ou Clint Eastwood. Ils font terroir pur sucre, plus vrai que vrai. Non, je suis pas au cinoche.

Reprenons nos esprits.

" C'est moi-même himself " ne puis-je que balbutier.

- Voilà, votre nom nous a été communiqué par le gardien du refuge où vous étiez cette nuit.

(Pouviez pas le dire tout de suite, bande de glands, pensai-je)

- Ha !

- Il semblerait que vous ayez vu la personne décédée, on aimerait vous poser quelques questions, si vous pouviez nous suivre.

Et voilà mes chéries comment votre Jipé préféré se trouve embarqué dans une voiture de police (d'un pays étranger, j'insiste).

Nous voici au commissariat. Finalement c'est comme dans les films.

Dupont n°1 s'assied négligemment sur le rebord de son bureau face à moi qui suis assis sur une chaise attendant le feu roulant des questions Quant à Dupont n°2 il s'installe devant un ordi dernier cri prêt à consigner tout ce qu'il entendra.

Nom, prénom, âge, nationalité, domicile, profession, situation familiale, nom et adresse des parents.

(What else ?)

"Dites-nous ce que vous avez vu sur ce glacier et à quelle heure "

Pour ce qui est de l'heure, je peux la donner. J'ai aperçu une silhouette à plusieurs centaines de mètres qui se dirigeait dans telle direction.

"Pouvez-vous nous la décrire ? "

- Non, trop loin.

-

Silence.

" Donc, vous nous dites que vous l'avez vu à telle heure se dirigeant dans telle direction"

- Exact.

- Comment était-il habillé ?

- Je ne sais pas, il était trop loin.

-

Re-silence.

"Vous êtes vraiment sûr de n'avoir rien distingué"

- Sur de sûr.

Dupont n°2 reste avec ses 10 doigts suspendus au-dessus de son clavier prêt à les abattre furieusement sur les touches au cas où un vague souvenir me passerait par la tête. N°1 tapote nerveusement les siens sur le bois du bureau. Comme toujours dans ces cas-là, une mouche vole, même qu'on l'entend voler, c'est vous dire si on se fait chier.

"Reprenons ; à telle heure vous avez vu une personne sur le glacier allant dans telle direction et vous ne pouvez pas la décrire".

- Non

- Bon bon bon.

- ...

- Vous ne pouvez même pas nous dire la couleur de son blouson.

- Non

- Et son pantalon ?

- Non plus

- Mmmm ...

- ...

- Et ses chaussettes ?

- ...

- Il avait un casque ?

- ...

- Popopop ...

- ...

- Par contre vous êtes sûr de l'heure.

- Sur de chez sur.

- De la direction qu'il prenait.

- Sur la tête de ma mère.

- Toutoutou ...

- ...

- Vous avez lu la marque de son sac, hein ? ...

- ...

- Et les chaussures, hein ? ... non... bon ... pfff ...

- ...

- Putain, quel boulot de merde!

N°2 scrute son écran d'un air stupide comme s'il allait trouver une issue à l'insondable perplexité dans laquelle les plonge mon absence totale de coopération.

Z'ont vraiment pas de pot. D'abord on est dimanche, il fait beau et eux ils sont de service au lieu de taquiner la truite ou lutiner leurs greluches planqués dans les herbes hautes.

Quand ils ont appris qu'il y'avait dû macchab dans l'alpe, se sont dit " chouette ! on s'est pas levés pour des prunes". Se voyaient déjà mener l'enquête de leur vie. Félicitations des grands chefs , promo fulgurante, papiers dithyrambiques dans tous les canards de la vaste Helvétie , passage en boucle sur toutes les télévisions, regards énamourés de tout ce qui porte jupon. Et pourquoi pas, gravir les marches de Cannes si leur imprésario la jouait finement.

La chute est rude.

Adieu, veau, vache, cochon.

Ils se retrouvent comme deux cons devant un abruti de Français qui n'a rien vu, rien entendu. Peut-être pensent-ils avec nostalgie à leurs collègues du III^e Reich qui eux, travaillaient dans des conditions autrement plus sympa. Je peux vous dire que les moustachus de l'époque m'auraient collé une dérouillée histoire de stimuler mon imagination. Tout comme l'appétit vient en mangeant, l'imagination vient en saignant.

Oui mais voilà, nous sommes dans la douce Helvétie, en cette fin de 20^e siècle et y'a des choses qui se font plus. Sniff!!

Autres temps, autres mœurs.

Mes deux pauvres jeunots se regardent d'un air désespéré. Le butin est maigre, cadavérique même. Que vont-ils présenter comme bilan au chef demain matin? Les malheureux voient se profiler avec effroi la corvée de chiottes pendant trois mois et une rafale de week-ends à faire les plantons devant le commissariat.

Moi aussi je suis un peu triste, j'aimerais tant les aider. Moi qui aime tant répondre aux questions de la police. Rien que pour faire l'intéressant. Rien que pour me dire que j'ai fait avancer la vérité. Que grâce à moi, ce monde est devenu (un peu) meilleur. Et comment ne pas vous l'avouer (même si j'en rougis de honte) moi aussi j'aurais tant aimé voir ma trombine sur tous les canards de la vaste Helvétie, mon nom s'étalant en lettres de feu. Comme j'aurais aimé occuper tous les écrans, fouler aux pieds un parterre de meufs hystériques et bien sûr monter quatre à quatre les marches de Cannes (un bled d'ailleurs où j'ai jamais foutu les arpions). Autant vous dire que je maudis ma mauvaise vue (saloperie d'âge) et encore plus mon impardonnable négligence qui me fait ignorer la moindre paire de jumelles dans le fond de mon sac.

Dans une ultime tentative désespérée N1 me demande d'une voix mourante "vous êtes sur M. Mazier, vous n'avez vraiment rien distingué ?"

- Hélasse non monsieur le gendarme.

N°2 , scrute, tel un zombie son écran désespérément vide . Son écran, c'est le désert du Ténéré avec, en guise d'oasis le pitoyable pedigree d'un pauvre mec dont l'anonymat confine à l'insulte.

Moment pathétique, tragique. Il va falloir se quitter sinon on va éclater en sanglots.

On se quitte. Beaucoup d'émotion. On se fait pas la bise, ça ferait vraiment trop. Une fois dehors, l'air frais du soir me revivifie. Le car est là qui m'attend. Je m'engouffre à l'intérieur pressé qu'il redémarre, hanté que je suis par l'idée d'entendre deux coups de feux venant du commissariat (sais-t-on jamais).

Une fois dans le car je deviens le centre d'intérêt. Tout le monde veut savoir. Je fais mon cabot. Je prends un air détaché pour bien montrer que j'ai parfaitement géré cette heure terrible dans les griffes de la redoutable police helvétique.

En fin de compte la plus heureuse dans cette histoire aura été ma môman. Quelle ne fut pas sa légitime fierté quand elle apprit que son pedigree figurait désormais dans les archives de la police suisse. Elle n'aurait pas vécu jusque-là pour rien.

A 80 ans y'a des menus plaisirs qui ne se refusent pas.

FIN